

Hervé de Portz-Moguer et " Marie-la-Cordelière "

d'après les témoins oculaires de 1512

par Georges G.-Toudouze
de l'Académie de Marine

Un homme et son bateau.

Qui moururent ensemble.

De cette mort, notre Duchesse-Reine Anne, publiquement, pleura, — et l'Europe entière frémit.

Autour de cette mort les imaginations ont tissé de riches draperies inutiles : se suffit à soi-même la simple réalité. Pour la retrouver, dépouillée de tout chatoiement artificiel, je me suis, — une fois de plus, — penché sur les manuscrits originaux de ceux qui étaient là, qui, les yeux encore emplis par le drame déroulé devant eux, ont écrit, et, aussitôt après, ont vu, devant eux, couler les larmes d'Anne de Bretagne...

L'homme : un capitaine hauturier du Léon, cœur de matelot, âme de vainqueur de la mer, rude, franc et fidèle à l'outrance, Hervé de Portz-Moguer, d'une famille dont on connaît onze membres. En son latin, Germain Brice orthographie le prénom : *Herveus*, et, en son français, Pierre Choque, héraut de Bretagne : *Herueu*. Pour le nom, Alain Bouchart, d'Argentré et Dom Lobineau l'écrivent : *Primoguet* ; Pierre Choque : *Portmoguer* ; Belcarius : *Piloguer* ; Paul Jove : *Plumogher* ; Monstrelet : *Primaugay* ; Mézeray : *Primaudet* ; Daru : *Primauguet* ; le Père Lelong : *Portemoquer* ; François Godwin en latin : *Gallos sub Primaqueto Britono* ; Herbert, le Père Daniel et Hume : *Primauguet* ; et, enfin, Jal a débrouillé la généalogie de Jean, Guillaume et Hervé de Portz-Moguer.

Le bateau : construit au « cay de Morlaix » par Nicolas Coetanlem, lancé le 30 Juin 1498 suivant le « *Bordereau de la mise faite pour le parachèvement de la grant nef de Mourlays dicte La Mareschalle* », payée 22.512 livres 9 sols et 2 deniers par Anne de Bretagne qui, comme son père le Duc François II, dévota à Saint-François d'Assise dont elle portait la cordelière, la débaptisa et nomma : *Marie-la-Cordelière*, — ainsi que le dit le texte d'Alain Bouchart : « Une grande nef nommée *La Cordelière*, laquelle nef la royne de France avoit fait fayre en la ville

de Morlaix depuis peu de temps et qui avoit cousté un gros argent ». Splendide bâtiment dont les manuscrits Mss Fr. 20.300 de la Bibliothèque Nationale, folio 35, et 1.672, folio 9 V° donnent, en miniatures précieuses, les portraits directs.

Pour cette nef ou carraque, la Reine-Duchesse manifesta toujours une tendresse particulière : elle en était fière comme du joyau de sa flotte bretonne ducale. Et lorsque son premier mari Charles VIII eut besoin d'aide pour conduire, en 1496, « la grande aventure du recouvrement des Deux-Sicules », Anne lui prêta l'escadre de Bretagne qui fit merveilles en Méditerranée, *Marie-la-Cordelière* en tête. Puis elle renouvela ce prêt à son second mari Louis XII : 14 nefs bretonnes conduites par *Marie-la-Cordelière*, capitaine Jacques Guibé, livrèrent une bagarre terrible aux Turcs de Mytilène sous les murs de Mételin. Campagne du Levant de laquelle la splendide nef revint à Brest, pavillon déchiré par la mitraille, et reçut les réparations dont cette longue croisière dans l'Archipel avait rendu l'intervention nécessaire, en particulier la mise en place de cinq mâts neufs (gréement achevé seulement le 20 Juin 1507, *Revue des Sociétés Savantes*, 1875).

En 1506, au cours de son *Tro-Breiz*, Anne fit son séjour à Brest et rendit longues visites à sa glorieuse nef. Puis, gagnant Morlaix afin de faire dévotions à Saint-Jean-du-Doigt, elle s'étonna de ne point voir Hervé de Portz-Moguer, chef de division de la « bande des croiseurs », — 5 bâtiments montés par 500 hommes, qui surveillaient la pointe extrême de Bretagne, — venir lui présenter ses devoirs. Or celui-ci boudait sa souveraine : de bonnes langues, — on trouve toujours des amis pour ce jeu-là, — avaient averti le Léonard que, pour un motif mystérieux, la Duchesse-Reine avait été prévenue contre lui. Méprisant de se justifier devant un clabaudage, Hervé avait pris prétexte de sa fonction, et, affirmant qu'une attaque de pirates était possible contre la Duchesse-Reine voyageant le long de la côte, avait pris le large afin d'assurer la protection à limite d'horizon. Anne envoya une barque chercher le capitaine de ses croiseurs qui, obligé de rentrer à Morlaix, eut une audience particulière de sa Duchesse. On ignore ce qu'ils se dirent ; mais lorsque le marin reparut, à la vexation de ses calomnieurs, de capitaine des croiseurs, il était devenu chef de l'escadre bretonne avec son pavillon à la corne de *Marie-la-Cordelière*.

L'homme et le bateau, réunis par la volonté d'Anne de Bretagne, venaient de trouver leur destin.

1506-1512 : six années étonnantes. Sur le banc de quart de la superbe nef, Hervé de Portz-Moguer, maître après Dieu, battit l'estrade du Cap Finisterre, pointe occidentale de l'Espagne, jusqu'au large du Cotentin français : les archives du British Museum conservent les documents sur cette garde aux océans, implacablement montée par le Léonard au large des côtes de Bretagne, et fournissent la preuve que, l'un portant l'autre, le redouté Portz-Moguer et la redoutée *Cordelière* furent vraiment, au nom d'Anne, Duchesse de Bretagne et Reine de France, les maîtres de la Mer Océane. Tellement redoutés, tous deux, que, profitant d'un raid

mené par Hervé contre les Basques du Guipuzcoa, membres agressifs de la coalition des neuf pays armés contre la France sous le nom de « Sainte-Ligue », l'amiral anglais Edward Howard, avec 22 vaisseaux de guerre et 3.285 hommes de débarquement, fonça contre Le Conquet, détruisit le manoir familial des Portz-Moguer à Plouarzel, et repartit en jetant au marin breton cette injure publique : « qu'il auroit mieulx fait de deffendre par les armes son foyer plutôt que s'en aller naviguer au loin... » Acte de vandalisme et injure qui bouleversèrent le maître de la *Cordelière* lorsqu'il rentra à Brest.

Aussi Portz-Moguer accueillit-il avec enthousiasme les ordres d'Anne et de Louis XII : constituer une armée navale franco-bretonne destinée à frapper un grand coup contre l'Angleterre, — armée navale dont le rassemblement devait se faire à l'entrée de Brest, dans la rade de Bertheaume.

La combinaison n'était pas heureuse : car cette armée navale se révéla tellement disparate comme types de bâtiments que la manœuvre allait en être difficile, sinon dangereuse, malgré les efforts réunis de Hervé sur sa *Cordelière* et de l'amiral René de Clermont sur la *Loyse*, de 790 tonnes et 600 marins (1). Un « rassemblement naval » dans lequel il y avait de tout, bien plutôt qu'une « armée navale ». Cependant Hervé et Clermont, s'aidant l'un l'autre, travaillaient à amalgamer ces bâtiments divers montés par des états-majors et des équipages point accoutumés à manœuvrer ensemble. En réalité, il eût fallu des mois pour entraîner ces 21 navires français et bretons en mobilisation impromptue. Cependant les progrès se faisaient par la bonne volonté de tous, — lorsque se leva la fatale journée du 10 Août 1512.

Les choses semblaient marcher si bien que Clermont et Portz-Moguer recevaient ce jour-là grand'foison de visiteurs venus de terre pour admirer l'escadre. A bord de la *Cordelière*, Hervé accueillit, en réception, toute sa parenté et de nombreux amis venus lui apporter compliments et vœux : environ 300 gentilshommes de la région, dont plusieurs s'étaient fait accompagner de leurs femmes curieuses de visiter la nef illustre dans toute la Bretagne. Hervé voyait ainsi autour de lui son beau-père et les proches parents de sa femme, famille de Coatjunval, et aussi François Le Baillif, Quillimadec, Maurice Kérasker, Prégent Coatmenech, Tanguy Kerlezroux, Christophe de l'Isle, Ivon Kerdreu, Jean Le Saout, Olivier et Yvon Nez, Yvon Le Digouris, Jean Bouteville, Gabriel Brezal, Guillaume Marrec, Maudez Quiniou, N. Dolo, d'autres encore, seigneurs léonards et dames en toilette : les noms sont restés, et méritent de demeurer à côté de celui de leur hôte, car ils eurent, — sans s'y attendre, — même part à sa tragique épopée... (2)

En effet, tout d'un coup, à terre et à bord des bâtiments, un immense cri :

(1) *La Loyse*, ou *Louise*, « portant artillerie suffisante à garnir deux vaisseaux » (lettre de Francesco Fontana, 2 Juin 1498) ; sa miniature au Musée Condé, Chantilly, mss 1886.

(2) Liste fournie par le Bulletin de la *Société Archéologique du Finistère*, Tome VIII.

— « L'ennemi ! ».

Prévenu par un service d'espionnage bien organisé, l'amiral Edward Howard avait résolu d'attaquer par surprise et d'écraser au mouillage avant achèvement de sa mise au point, la flotte franco-bretonne. Faisant le tour par le large pour éviter les postes d'observation installés depuis le 10 Juin le long du littoral de Dinan à Ouessant, Howard s'était présenté dans la nuit du 9 au 10 Août au passage de Molène et, par mer houleuse et brise fraîche, débouchait dans l'Iroise à onze heures du matin conduit par une galère d'avant-garde derrière laquelle chargeaient en masse 25 gros navires de combat suivis par 26 hourques flamandes bondées de munitions et de troupes de débarquement.

Les lettres d'Antonio Ravarin et de Pierre Lando publiées par l'historien anglais Spont, confirment la phrase d'Alain Bouchart disant que les navires franco-bretons furent « pris à despourveu, non soy donnant garde des Angloys » (*Grandes Croniques de Bretagne*). Ils se trouvaient tous à l'ancre entre Bertheaume et Toulinguet à 3 milles de terre dans la position la plus défavorable. La flotte ennemie en branle-bas de combat se déployait toutes voiles dehors à moins de deux lieues ; elle chassait devant elle deux petits navires français qui la fuyaient à un quart de lieue, et coula l'un d'eux sous une rafale de mitraille à la vue de l'armée navale stupéfaite par cette apparition.

La tragique surprise était complète.

Complète et lourdement inégale, — les vaisseaux anglais étant, tous, d'un tonnage et d'un armement très supérieur : Howard avait bien combiné son attaque.

Un seul parti, que prit Portz-Moguer : se sacrifier afin de sauver, de l'escadre trop faible, tout ce qui pourrait, par une retraite rapide, embouquer le goulet et trouver l'abri de Brest.

Instantanément, tous les navires franco-bretons coupent leurs câbles et se couvrent de toiles : les trois *Nef-de-Rouen*, *Nef-d'Orléans*, *Nef-de-Bordeaux*, ensuite la *Rose*, le *Béthune*, la *Sibylle*, la *Marie-de-Clermont*, la *Romaine*, le *Foy*, la *Petite-Louise*, le *Jean-Denis*, le *Moricet*, prennent chasse, filant vers Mingant et Capucin. Tandis que, hardiment, les deux plus forts vaisseaux français, *Marie-la-Cordelière* battant pavillon de Portz-Moguer et la *Loyse*, navire-amiral de René de Clermont, font face à l'ennemi, soutenus par un intrépide bâtiment de 336 tonneaux, la *Nef-de-Dieppe*, dont le capitaine refuse de se replier et se range aux côtés des deux chefs.

Ayant à son bord, outre son équipage normal, les « invités » dont il n'a eu aucune possibilité d'assurer le débarquement et qui se trouvent jetés en pleine bataille navale impromptue, — renfort de 300 combattants « involontaires », qui firent hardiment face au péril, — Hervé se lance contre le centre de bataille anglais. Et immédiatement *Marie-la-Cordelière* s'enveloppe du tonnerre déchaîné de ses 200 pièces d'artillerie : 16 canons de gros calibre à boulets de 120 livres, 14 bombardes à roues, et le reste, — faucons, fauconneaux, serpenteaux, scorpions, basilics, crapaudeaux, couleuvrines, gros-vers et autres pièces plus légères, — toute une sauvage

ménagerie hurlante que servent avec rage 50 canonniers et 100 arquebusiers, — les 800 matelots de l'équipage régulier et les 300 gentilshommes de renfort se multipliant pour manœuvrer et tirer.

Sur Hervé se jettent ensemble les deux plus gros navires anglais, chacun de 1.000 tonnes, *Regent* et *Sovereign* et la *Mary-James* de 400 tonneaux, — trois contre un, cependant qu'à bord de la *Mary-Rose*, Howard, d'une attaque à bout portant désespère la *Loyse* et la contraint à plier sous son feu supérieur. Au plein milieu de la flotte anglaise, Portz-Moguer reste seul, avec la petite *Nef-de-Dieppe* qui attaque intrépidement bord à bord des navires deux fois plus gros qu'elle, leur fait de cruelles avaries, se dégage, revient à la charge et cherche à soulager la *Cordelière* avec une hardiesse qui stupéfie les Anglais.

Dans un double mouvement irrésistible, Portz-Moguer, d'une bordée lâchée presque à toucher, fauche net toute la mâture de la *Mary-James*, la transformant en une épave dérivante dans le courant de l'Iroise, puis d'une autre bordée à double charge, pointée à démâter, tranche net tout le grément du gros *Sovereign* qui, à son tour, se laisse emporter par la houle, tout loqueteux et fumant. Mais le lourd *Regent* reste là, ses 100 canonniers, ses 400 soldats de marine faisant un feu frénétique. Hervé riposte avec la même furie : leur capitaine écuyer Knyvet tué, leur second John Carew blessé, les Anglais hésitent. Et Hervé ordonne l'abordage... Les grappins jetés lient les deux vaisseaux... Et le combat devient effroyable. *Cordelière* et *Regent* étroitement liés dérivent ensemble. Les Bretons — matelots et gentilshommes — se ruent à l'assaut : les « invités » que conduisent Cornangel, sénéchal de Morlaix, Coatjunval, le beau-père d'Hervé, et Enores de Claricho, coude à coude avec l'équipage. Effroyable mêlée : car, des autres bâtiments anglais, les capitaines font passer sur le *Regent* leurs propres équipages en renforts incessamment renouvelés. En vain, l'ardente petite *Nef-de-Dieppe*, manœuvrée à miracle par son capitaine Rigault de Borquetot, canonne à revers ces nouveaux assaillants ; en vain, Dolo, second de la *Cordelière* et Martin Le Nault, maître d'équipage, du haut des hunes jettent sur la marée des Anglais tout ce qui peut rester de munitions... Le maître armurier du roi d'Angleterre, Richard Gyldefort, rassemble les pelotons envoyés des autres navires, et en colonne de 400 combattants tout frais, les lance sur la caraque bretonne qui, flancs percés, grément en loques, n'est plus, comme le *Regent*, qu'un charnier de morts, de mourants, de blessés... Le sang ruisselle en nappe sur les deux navires toujours soudés l'un à l'autre... C'est la fin...

On ne sait comment elle se fit.

L'Anglais Wolsey a écrit : « Un qui aime mieux sauter que se rendre... ».

Qui ?... Hervé lui-même... ? Un autre ?...

Un volcan s'ouvrit au ventre de *Marie-la-Cordelière*... Une formidable explosion fit jaillir en milliers de débris, dans un cratère de feu, de flammes et de fumée, la caraque bretonne et le navire anglais, toujours enlacés.

Marins et « invités » compris, ils étaient 1.250 sur la *Cordelière* : les Anglais en sauvèrent 20 sur la mer, tous blessés.

Ils étaient 700 hommes d'équipage régulier sur le *Regent*, plus le nombre inconnu de ceux qui y étaient passés des autres bâtiments ; leurs compagnons en ramassèrent 60.

Sur tous les autres, l'Iroise referma ses flots.

Ceci se passait le jour de la Saint-Laurent qui fut martyr par le feu, jadis ; — et ce jour était le quatorzième anniversaire de la naissance de *Marie-la-Cordelière*, nef bretonne morte au champ d'honneur avec son commandant...

Germain Brice aussitôt, sous le coup de l'émotion, composa en latin sous le titre *Chordigeræ navis conflagratio*, un poème d'hommage que Pierre Choque, héraut de Bretagne, traduisit en français, écrivit de sa main, fit illustrer d'une prodigieuse peinture dont le temps a à peine atténué les couleurs, et s'en vint, genou en terre, offrir ces pages, aujourd'hui jaunies, à la Duchesse-Reine qui avait, de ses deniers, payé la construction de *Marie-la-Cordelière*, et, de son autorité souveraine, lui avait donné pour maître après Dieu, Hervé de Portz-Moguer, capitaine marin du pays de Léon...

Et les vers de la fin sont là, tels que Choque les prononça de sa voix qui tremblait :

*Loail Breton, pareillement François,
Remercie de Portz-Moguer l'audace ;
Son vouloir fust des aultres l'outrepasse
Dont en tous lyeulx on l'a cogneu François
Son noble cœur amplement le reçoys
En suppllyant que nil son nom s'efface*

Loail Breton !

*Il n'a pas craint canons, ni fustz de bois (dards, piques)
Mais s'est monstré remply de toute grâce,
Preux et vaillant : c'est luy, nom d'efficace,
Quy fait crier chacun à haulte voix :*

Loail Breton !

.....

Je viens de terminer ces lignes devant le manuscrit de Pierre Choque, — de Pierre Choque qui, par ordre de sa souveraine, fut passager à bord de la *Cordelière* durant la campagne du Levant, de Pierre Choque que je crois voir portant la tunique bleue fleurdelysée et surchargée de la cotte d'armes aux hermines, et offrant à la Duchesse-Reine son cahier de treize feuilles de parchemin enluminé, — cahier sur lequel ont coulé les larmes d'Anne de Bretagne : ne seraient-ce point leurs traces qui, par endroits, apparaissent aux pages de ce parchemin ?... Sur Portz-Moguer et sa *Cordelière*, sur l'homme et sur son bateau on pourra, prose ou vers, écrire tout ce qu'on voudra... il n'y aura jamais rien d'aussi rare, d'aussi précieux, d'aussi bouleversant que ces larmes tombées en silence des yeux de notre Duchesse aux Sabots de Bois...